

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le piège brésilien

Eric Dupont

Number 164, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83964ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupont, E. (2016). Le piège brésilien. *Lettres québécoises*, (164), 15–15.

Le piège brésilien

Depuis qu'il existe, le Brésil exerce sur les Européens, et sur les étrangers en général, une fascination semblable à celle que la Chine ou l'Égypte exercent sur les archéologues. Ceux qui ont regardé la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Rio de Janeiro ont eu droit à une version rythmée, accélérée et fluorescente de l'histoire du pays, avec en prime les courbes des croquis de Niemeyer projetées sur les pas de la magnifique Gisele Bündchen, consacrée pour l'occasion fleuron brésilien. Impossible dans ce contexte de faire abstraction du nombre effarant d'esclaves qui furent déportés vers le Brésil jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ignorer cette réalité aurait été la gaucherie du siècle. Pendant la cérémonie, ils étaient représentés, avançant en formations bien symétriques, les pieds attachés à de lourds blocs qui entravaient leur chorégraphie. C'était presque beau. Je dis presque parce que les représentations artistiques de l'esclavage ne me paraissent jamais belles. Les jolies couleurs faisaient presque oublier que le pays qui a accueilli le plus grand nombre d'esclaves dans toute l'histoire de l'humanité, c'est le Brésil. Au moins dix fois plus d'Africains ont été vendus au Brésil qu'aux États-Unis, de sorte que plus de la moitié de la population brésilienne descend aujourd'hui de ces forçats. Se sont ajoutés à cette masse de travailleurs des Portugais, des Espagnols, des Allemands, des Japonais et des centaines de milliers d'Italiens, avec pour résultat un pays de plus de deux cents millions d'habitants, complexe, stratifié, aux codes sociaux difficiles à percer pour l'étranger et porteur d'une tradition machiste indéniable. Dès 1964, le grand pays vert devient une dictature militaire qui traquera et torturera ses ennemis jusqu'aux années 1980, avec la bénédiction et l'appui du gouvernement des États-Unis. Ces derniers détails n'ont pas été intégrés à la cérémonie d'ouverture des Jeux. Il y avait quand même de la visite.

C'est dans ce fleuve aux eaux troubles que j'ai sauté en me lançant dans l'écriture de ce roman campé au Brésil. Ô arrogance ! À ma décharge, je dois dire que j'avais lu beaucoup sur le Brésil avant de plonger dans l'aventure. Dans mes lectures, j'ai vite noté que les étrangers, quand ils parlent du Brésil, en disent autant sur eux-mêmes et sur leur pays d'origine que sur le sujet dont ils sont censés parler. C'est simple, les auteurs, qu'ils soient Français ou Américains, qu'ils pratiquent l'essai ou le roman, voient tout à travers le prisme de leur lieu d'origine ; le Brésil leur sert en quelque sorte de repoussoir identitaire. Ainsi, Larry Rohter, journaliste du *New York Times* spécialiste de l'Amérique latine, consacre dans son essai *Brazil on the Rise* un nombre impressionnant de pages aux pratiques et préférences érotiques des Brésiliens, une obsession révélatrice de ses propres obsessions étasuniennes. Si vous n'avez pas encore saisi toute la finesse du puritanisme schizophrène qui habite nos voisins du Sud, lisez *Brazil on the Rise*.

Quand, à leur tour, les Français parlent du Brésil dans un reportage ou dans un roman, c'est pour parler de ce que la France n'est pas ou de ce qu'elle se targue de ne pas être. Ainsi, les réalisateurs hexagonaux — ils sont légion — sillonnent les favelas des villes brésiliennes pour en révéler

les égouts à ciel ouvert, la pauvreté de leurs habitants et l'épouvantable violence qui y règne. Quand ils n'obtiennent pas la permission de tourner dans une favela, c'est dans une réserve indienne qu'on les retrouve. À chacun son exposition coloniale. Sur l'exclusion raciale et l'apartheid économique brésilien, les journalistes du *Monde diplomatique* ont déjà noirci d'immenses pages imprimées en petits caractères. Même *Rouge Brésil*, de Jean-Christophe Rufin, ouvrage rempli de mérites, tombe dans le piège. Si Rufin parle du Brésil, c'est pour nous dire ce qu'il y a de français dans le Brésil, ou ce qu'il aurait pu y avoir. Ce qui n'est somme toute pas grand-chose. Le point de comparaison, *le tertium comparationis*, c'est toujours la France ou les États-Unis, c'est selon. De quoi aurait l'air un roman campé au Brésil écrit par un Québécois ? Que révélerait-il de nos obsessions, sur ce que nous sommes et ce que nous ne sommes pas ? Que l'on soit tout de suite rassuré, je ne me considère pas comme différent des autres qui ont écrit sur le Brésil. Je suis un autre *gringo* ahuri, aux yeux écarquillés. Je ne prétends pas encore à une autre posture.

Je ne vois plus au Brésil les choses qui m'avaient étonné lors de mon premier séjour. Le bruit, la chaleur qui ne passe pas, la lumière du soleil qui vous laisse aveugle, les chemises polo omniprésentes, tous ces détails, je les ai Dieu merci notés, sinon je les aurais oubliés. La gentillesse et la cordialité des gens, peu importe leur classe sociale, sont aussi matériel à roman. Pour un pays décrit comme violent, le Brésil est étonnamment amical et accueillant. La facilité avec laquelle l'étranger réussit à entrer en contact avec les locaux est aussi désarmante. Même dans une grande ville, on peut parler à un étranger sans passer pour un dément, comme à Amqui. Il y a aussi ce sentiment que les habitants de ce pays imparfait ne s'attendent pas à la perfection chez les visiteurs. Une grande tolérance pour ce qui est étranger, excentrique ou tout simplement différent.

*Pour un pays décrit comme violent,
le Brésil est étonnamment amical et accueillant.
La facilité avec laquelle l'étranger réussit à entrer
en contact avec les locaux est aussi désarmante.
Même dans une grande ville,
on peut parler à un étranger sans passer
pour un dément, comme à Amqui.*

Ce que je n'ai pas non plus oublié, et qui me saute encore au visage chaque fois, ce sont les murs de béton serts

de tessons de bouteilles et couronnés de barbelés électrifiés entourant chaque habitation et ces quartiers murés qu'ils appellent *condominium* dans lesquels les gens vivent comme dans une sorte de parc surveillé par des gens armés jusqu'aux dents. De sorte que quand je rentre au Québec et que, depuis le trottoir, je vois les gens écrasés sur leur sofa, insouciants devant leur téléviseur duquel une simple vitre me sépare, je suis gagné par un sentiment d'urgence : ces gens sont en danger. Me restent aussi en mémoire les statistiques hallucinantes sur la violence faite aux femmes et sur le nombre de Brésiliennes assassinées chaque année par leur partenaire jaloux. Le Brésil mène ce triste palmarès avec d'autres pays comme le Guatemala, Trinité-et-Tobago et la Jamaïque. Et puis, les Brésiliens sont soucieux d'avoir une apparence soignée et correcte, aux antipodes des clichés du carnaval présentés pendant la cérémonie de clôture des Jeux.

Est-ce que ces préoccupations pour les femmes assassinées et pour l'obsession sécuritaire des Brésiliens en disent long sur l'endroit d'où je viens et sur la société qui m'a formé ? Le Brésil est-il en train de devenir mon repoussoir identitaire ? Au début du projet, affolé par la possibilité d'être traité de *gringo* mal informé et intrusif, je ne parlais pas aux Brésiliens de ces choses. Puis, à mesure que ma connaissance du portugais s'affermissait, je trouvais le courage d'aborder le sujet. Peu importe ce que je dirai, je ne leur apprendrai rien qu'ils ne sachent déjà. Je n'arriverai pas à leur montrer un recon de leur société qu'ils n'aient d'abord exploré à fond. Car dans tout ça, ce n'est pas à eux que je parle. Ils l'ont déjà compris. Ce qu'il me reste encore à faire, c'est de trouver le moyen d'expliquer à mes lecteurs québécois que même en écrivant sur le Brésil, c'est en fait du Québec que je parle.